



LE LIEU-DIT « SÉBASTOPOL » À SAINT-LYS

Celui-ci est situé au nord du croisement de l'« avenue du 19 mars 1962 » (partie ouest de la « route de Lamasquère », RD. 19) et de la « rue René Zago ».

Pourquoi le nom de l'une des principales villes de Crimée figure-t-elle dans la toponymie saint-lysienne ?

Pour connaître la réponse, il faut remonter au milieu du XIX^e siècle. Inquiètes de la montée en puissance de la Russie en mer Noire au détriment de l'Empire ottoman – expansionnisme qui pouvait bouleverser l'équilibre des puissances en Europe –, la France de Napoléon III et l'Angleterre de la reine Victoria entrèrent en conflit avec l'empire tsariste. La « Guerre de Crimée » dura d'octobre 1853 à mars 1856 et prit le nom de la péninsule russe sur laquelle se déroulèrent la majorité des combats. Le siège victorieux de Sébastopol, qui dura d'octobre 1854 à septembre 1855, en constitua le point culminant.¹

Malgré les noms connus de Sébastopol, Malakoff (une importante fortification qui protégeait Sébastopol) ou l'Alma (qui n'a entendu parler du pont parisien avec sa fameuse statue du « Zouave » ?), la guerre de Crimée, première grande victoire militaire française depuis l'époque napoléonienne, est peu à peu tombée dans un certain oubli. Elle constitua pourtant une des pages mémorables de la période du Second Empire. Ce conflit peut être considéré comme « la première guerre moderne » de l'âge industriel, en raison notamment des nouvelles armes utilisées et de la projection des forces outre-mer : près de 310.000 soldats français participèrent à cette guerre et près de 95.000 y périrent, dont beaucoup pour cause de maladie.

En effet, bien que la ville de Sébastopol ait été conquise le 10 septembre 1855, de nombreux soldats français continuèrent de succomber par la suite pour cause de maladie :

« Malgré l'arrêt des combats, on vit les hôpitaux se remplir du fait de la réapparition du scorbut, à une centaine de cas par jour, et d'une flambée incontrôlable du typhus dont les cas hospitalisés passèrent de 734 en décembre à 1.523 en janvier et 3.402 en février, dont 1.435 d'évolution mortelle. L'épidémie de typhus se prolongea les mois suivants et ne décrut qu'au retour des beaux jours et de la reprise des évacuations. Dans les camps, l'encombrement seul le faisait naître, dans les ambulances l'infection se joignait à la cause première, ayant diminué la résistance de l'organisme. La transmission se faisait par les miasmes transportés par l'air dans des locaux confinés et surpeuplés, mais aussi par le contact de linge ou d'objet contaminés. Les officiers et sous-officiers, qui disposaient de locaux plus spacieux et d'une nourriture plus variée, furent moins touchés que les hommes de troupe entassés dans leurs tentes. Pendant les quatre mois de l'hivernage de 1855 à 1856, 47.800 hommes d'une armée de 145.000 furent hospitalisés, dont 9.000 décédèrent en Crimée, sans compter ceux qui succombèrent lors de leur évacuation à Constantinople et en France. [...] Le rapatriement de ces malades ne peut s'envisager sans prendre le risque de contaminer des bateaux et des équipages entiers. L'évacuation des typhiques sera différée et des hôpitaux jalonnent la route suivie par la flotte. [...] L'épidémie continua ses ravages à Constantinople et même en France, où le typhus fit quinze nouvelles victimes parmi les médecins de l'armée. »²

¹ Voir le livre de GOUTTMAN (Alain), La Guerre de Crimée, 1853-1856 : la première guerre moderne. Éditions Perrin, Paris, 2003, 438 pages, 24,50 €, ISBN 2-262-02017-5.

² Extrait de l'ouvrage de SCHERPEREEL (Philippe), Médecins et infirmières dans la guerre de Crimée, 1854-1856. Collection « Médecine à travers les siècles ». Éditions L'Harmattan, Paris, 2016, 135 pages, 15,50 €, ISBN 978-2-343-10108-8, pp. 116-119.

Parmi les soldats français morts sur ce théâtre d'opérations en 1856 en raison de l'épidémie de typhus, se trouvaient deux soldats saint-lysiens, Jean BOISIN (décédé deux mois avant ses 23 ans) et Jean-Marie GAUBERT (décédé à 28 ans), ainsi qu'en témoignent les transcriptions effectuées cette année-là sur le registre de l'état civil de la ville :

⇒ Pour Jean BOISIN :

« Extrait mortuaire – Camp de Sébastopol – Armée d'Orient – Ambulance de la 4^e Division du 1^{er} Corps.

Du registre des décès dudit hôpital a été extrait ce qui suit : Le sieur BOISIN Jean, chasseur à la 1^{ère} Compagnie du 10^e Bataillon de Chasseurs à pied, immatriculé sous le n° 3176, né le trente avril 1833 à Saint-Lys, canton dudit, département de la Haute-Garonne, fils de Jacques et d'Anne CHELLE, est entré audit hôpital le quinze du mois de janvier de l'an 1856, et y est décédé le vingt-et-un du mois de février de l'an 1856 à quatre heures du soir, par suite de fièvre typhoïde.

Je soussigné, officier d'administration, comptable dudit hôpital, certifie le présent extrait véritable et conforme au registre des décès dudit hôpital.

Fait au Camp de Sébastopol le vingt-et-un février 1856. Signé : FREY.

Nous, Sous-Intendant militaire chargé de la police de l'hôpital de l'ambulance de la 4^e Division du 1^{er} Corps, certifions que la signature ci-dessus est celle de M. FREY, officier d'administration comptable, et que foi doit y être ajoutée.

Fait à Sébastopol le vingt-et-un du mois de février 1856. Le Sous-Intendant militaire, signé.

Pour copie conforme et collationné,

Le Maire de Saint-Lys,

CAMIN. »³

⇒ Pour Jean-Marie GAUBERT :

« Extrait mortuaire – Armée d'Orient (2^e Corps) – Hôpital ambulance de la 3^e Division.

Nous soussigné Hyacinthe DUFAY, adjudant en premier du service des hôpitaux militaires, remplissant les fonctions d'officier de l'état civil, certifions qu'il résulte du registre destiné à l'inscription des actes de l'état civil faits hors du territoire français, pour le service des hôpitaux militaires, que le nommé GAUBERT Jean Marie, fusilier au trente-cinquième Régiment de ligne, deuxième Bataillon, première Compagnie, né le dix janvier mil-huit-cent-vingt-huit à Labastide⁴, canton de Rieumes, Département de la Haute-Garonne, signalé au registre matricule sous le numéro cinq-mille-trois-cent-cinquante, fils de Guillaume et d'Anne LATRONCHE, est décédé à l'ambulance de la 3^e Division le cinq mars mil-huit-cent-cinquante-six à une heure du matin par suite de typhus, d'après la déclaration à nous faite le même jour par les trois témoins mâles et majeurs voulus par la loi, lesquels ont signé au registre avec nous.

Au camp, le cinq mars mil-huit-cent-cinquante-six. H. DUFAY, signé.

Nous, Sous-Intendant militaire chargé de la police de l'hôpital de l'ambulance de la 3^e Division, certifions que la signature ci-dessus est celle de M. DUFAY et que foi doit y être ajoutée.

Au camp, le cinq mars mil-huit-cent-cinquante-six. Le Sous-Intendant militaire, signé.

Pour copie conforme et collationné,

Le Maire de Saint-Lys,

CAMIN. »⁵

Leurs deux noms apparaissent sur l'« État nominatif des habitants de la commune de Saint-Lys » pour l'année 1851 :

- Jean-Marie GAUBERT, alors âgé de 23 ans, habitait « rue des rempeaux » (actuelle « rue du 8 mai 1945 ») et exerçait la profession de « garçon charpentier ».
- Jean BOISIN, 18 ans, vivait alors au lieu-dit « Lasbroues », chez ses parents – son père exerçait

³ Archives communales de Saint-Lys (ACSL), registre 1 E 23 : Naissances, mariages et décès de l'année 1856, acte n° 32.

⁴ Commune de Labastide-Clermont.

⁵ ACSL, registre 1 E 23 : Naissances, mariages et décès de l'année 1856, acte n° 38.

alors la profession de « *tisserand de lin* »⁶ –, avec deux de ses frères (Lucien, 12 ans, et Joseph, 8 ans).⁷

En 1856, les parents de Jean BOISIN habitaient toujours au lieu-dit « *Hameau de Lasbroues.* »⁸

L'« *État nominatif* » suivant, celui de 1861⁹, est particulièrement intéressant, puisque la famille BOISIN, qui n'a pas déménagé depuis les deux précédents dénombrements de population, est citée comme résidant au « *Hameau de Sébastopol* » (vingt habitants), entre le « *Hameau de Pillore* » et le « *Hameau de Lasbroues.* »¹⁰

C'est ici que le lieu-dit « Sébastopol » apparaît pour la première fois dans les documents d'archives. Cinq années après le décès de Jean BOISIN, la partie ouest du lieu-dit « Lasbroues » ne portait plus ce nom mais celui de la principale bataille de la guerre de Crimée où ce soldat avait trouvé la mort.

Cette modification toponymique est centrée sur l'emplacement géographique de la propriété de la famille BOISIN : c'est donc très certainement en mémoire du disparu que cette dénomination fut donnée par ses proches à l'habitation familiale.

Sur le registre intitulé « *Matrice cadastrale des propriétés bâties de la commune de Saint-Lys* » daté d'avril 1882¹¹, on peut lire (à la case 57) le nom de « *BOISIN François fils, à Sébastopol* », dont la maison d'habitation est située sur la parcelle cadastrée, à cette époque-là, n° B-32.

Jacques BOISIN, le père de Jean, décéda le 19 août 1884 à l'âge de 87 ans, veuf, dans sa maison, au lieu-dit « Sébastopol »...¹²

Les ruines de cette maison en briques étaient encore visibles à la fin des années 1990. Il n'en reste plus aucun vestige aujourd'hui. L'emplacement de cette propriété disparue correspond de nos jours à un terrain appartenant à la résidence « *La reine blanche* », située à l'angle nord du croisement de la « rue René-Zago » et de l'« avenue du 19 mars 1962 ».

Le 15 novembre 2016, les membres du Conseil municipal de Saint-Lys votèrent à l'unanimité une délibération (n° 16X109) attribuant à un nouveau lotissement (« Central Park »), situé à l'angle de l'« avenue du 19 mars 1962 » et de la « rue Pierre Lartigue », en face du lieu-dit dont il est ici question, le nom officiel de « rue de Sébastopol ». Grâce à ce vote, deux objectifs furent atteints :

- L'appellation de ce lieu-dit est ainsi pérennisée par son inclusion dans la liste officielle des noms des voies publiques communales.
- Cette dénomination permet également d'œuvrer, dans le cadre du Devoir de Mémoire, en faveur du souvenir de deux soldats saint-lysiens tombés au cours d'un conflit aujourd'hui bien oublié.

~~~~~\*~~~~~

Il est à noter qu'en France, un certain nombre de lieux-dits portent un nom en rapport avec la mémoire de la Guerre de Crimée.

Dans notre région, c'est le cas par exemple sur la commune voisine de Seysses, qui comprend elle aussi, dans le nord de son territoire, un toponyme « Sébastopol ». Il en est de même à Villefranche-de-

<sup>6</sup> La profession du père est indiquée dans l'acte de naissance de Jean BOISIN : voir ACSL, registre 1 E 21, acte n° 25 de l'année 1833, folio 8<sup>e</sup>.

<sup>7</sup> ACSL, liasse 1 F 2, « *Dénombrement de la population – 1851* ».

<sup>8</sup> *Ibidem*, « *Dénombrement de la population – 1856* », page 37.

<sup>9</sup> *Ibidem*, « *Dénombrement de la population – 1861* », page 38.

<sup>10</sup> Parmi les fils de la famille BOISIN, est cité le nom de BOISIN Jean [*sic*], époux de DAUZAC Pascale. Le prénom est erroné, il ne s'agit évidemment pas du soldat mort en Crimée, mais d'un des frères de ce dernier, en vérité prénommé François, ainsi que le montre son acte de mariage en date du 4 mai 1859 à Saint-Lys (ACSL, registre 1 E 23).

<sup>11</sup> ACSL, registre 1 G 10.

<sup>12</sup> ACSL, registre 1 E 26, acte n° 66 de l'année 1884, folios 20 verso et 21 recto.

Lauragais pour un faubourg situé sur la route de Vallègue. L'« Allée de Sébastopol » borde au nord la bastide médiévale de Grenade. La « rue de Sébastopol », à Toulouse, longe l'emplacement des anciennes casernes Compans-Caffarelli, tandis que sur le monument régimentaire du 14<sup>e</sup> régiment d'infanterie, à l'emplacement de l'ancienne caserne Niel (rue Saint-Roch), est gravé le nom de Sébastopol, à côté de ceux d'autres batailles fameuses (Rivoli, Austerlitz, Eylau, Verdun, *etc.*) auxquelles cette prestigieuse unité participa au cours de ces deux derniers siècles.

Dans le Tarn, on trouve des lieux-dits « Sébastopol » à Viane et à Saint-Amans-Soult.

*Idem* en Ariège, à Mazères, Montaut et Saint-Ybars. Dans ce même département, on trouve un lieu-dit « L'Alma » à Pamiers.

Dans le Gers, à Berdoues, le lieu-dit « Sébastopol » voisine avec ceux dénommés « Malakof » et « Solférino », ce dernier en témoignage d'une autre terrible bataille du Second Empire (campagne d'Italie de 1859). Un autre « Malakoff » se trouve à Saint-Jean-Poutge.

À Cauterets, dans les Hautes-Pyrénées, un quartier de la ville a été baptisé, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, du nom de « Mamelon vert », en référence à une colline fortifiée située en avant du fort Malakoff et prise de haute lutte par les troupes françaises assiégeant Sébastopol.

Plus proche géographiquement, n'oublions pas la ville de Muret, notre Sous-préfecture, qui peut s'enorgueillir d'avoir été la ville natale d'Adolphe NIEL, né le 4 octobre 1802 : ce futur Maréchal de France fut nommé commandant en chef du Génie de l'armée d'Orient et dirigea le siège de Sébastopol. Il participa également à la campagne d'Italie de 1859. Sénateur de l'Empire, Président du Conseil Général de la Haute-Garonne, il devint à la fin de sa carrière Ministre de la Guerre de l'empereur Napoléon III. Les lieux de mémoire dans sa ville natale ne manquent pas : sa statue sur les bien-nommées « Allées Niel » ; le « *Musée Clément Ader et les grands hommes* »<sup>13</sup> dans lequel sa vie et son œuvre sont mises à l'honneur ; le domaine de Brioude, qui fut sa propriété ; le cimetière de la rue Notre-Dame dans lequel est situé le caveau familial où il repose depuis son décès, survenu le 13 août 1869.<sup>14</sup>

---

<sup>13</sup> Voir : <http://www.mairie-muret.fr/decouvrir-le-musee-clement-ader-les-grands-hommes>.

<sup>14</sup> Voir l'ouvrage de : FAUDAIS (Stéphane), *Le maréchal Niel, 1802-1869 : un grand ministre de Napoléon III*. Éditions Bernard Giovanangeli, Paris, 2012, 317 pages, 19,50 €, ISBN 978-2-7587-0087-6 (ouvrage disponible à la Médiathèque municipale de Saint-Lys).